

Il pleuvait des oiseaux

de Jocelyne Saucier, Denoël, 208 p., 16 €.

Dans une région québécoise autrefois ravagée par de terribles incendies, une photographe tombe sur deux vieillards, Tom et Charlie, des originaux qui vivent en ermites au fond des bois, hantés par le passé. Puis survient Marie-Desneige, une fugueuse octogénaire. La roue du temps, soudain, se remet à tourner... Une ode à la nature et à la force d'aimer.

La Lettre à Helga

(Svar vid bréfi Helgu) de Bergveinn Birgisson, traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson, Zulma, 144 p., 16,50 €.

Éleveur de brebis, attaché à sa rude campagne islandaise, le vieux Bjarni Gislason de Kolkustadir, décide, avant de mourir, d'écrire une lettre à sa bien-aimée, Helga, seule femme qu'il aime d'un amour ardent et impossible. Leur liaison a été brève, mais la passion ne s'est jamais éteinte. Un monologue superbe, aux parfums de vent et de terre.



La Femme à 1000°

(Konan vid 1000°) de Halgrímur Helgason, traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salatin, Presses de la Cité, 640 p., 23 €.

Clouée sur son lit de malade, une incroyablement octogénaire, petite-fille du premier président de l'Islande et fille du seul nazi avéré de l'île, fait le bilan de sa vie. Son récit déjanté, tour à tour gouailleux et mélancolique, est une traversée du XX^e siècle européen, effectuée par un enfant sauvage. Un pavé époustouffant.

Le froid conserverait-il les souvenirs ? Les vigoureux octogénaires au centre de trois romans venus d'Islande et du Québec n'ont pas dit leur dernier mot, et entendent bien témoigner de l'Histoire

Une bande de frais vieillards

CATHERINE SIMON

Ils ont passé le cap des 80 ans, mais ce ne sont pas leurs cheveux blancs qui font qu'on les distingue. Les vieillards de fiction de *La Lettre à Helga*, *La Femme à 1000°* et *Il pleuvait des oiseaux* remâchent le passé, le transforment, le déforment. Ils ont l'avantage du grand âge : ces ruminants géniaux regardent en arrière, par-dessus leur épaule, et font le point, froidement, à la manière des photographes, sur leur vie, sur le monde.

Pour les romanciers d'aujourd'hui, c'est pain béni que ces aïeux. Qui souffrent de rhumatismes ou d'un vilain cancer – mais pas d'Alzheimer. Qui plongent sans peine dans leurs souvenirs et se voient, avec le recul d'une vie, rétrécis par le temps, devenus des points minuscules, posés à l'horizon. « Comme une tache de rousseur sur un visage lointain », songe Herra, octogénaire déjantée, clouée au lit par la maladie, qui projette le film de sa vie chaotique, et l'histoire de son Islande natale, sous les yeux du lecteur – avant de se faire incinérer, à 1000° minimum...

Ils ruminent et, mieux encore, prolongent parfois leur existence, comme on agrandit une maison : en y ajoutant une nouvelle pièce. « Je n'ai jamais abandonné l'espoir d'avoir une vie à moi », glisse la fragile Marie-Desneige, à qui la romancière québécoise Jocelyne Saucier, dans *Il pleuvait des oiseaux*, offre un avenir inattendu au fin fond des forêts du Témiscamingue et même, miracle, un happy end poétique. Car, chez ces modernes ancêtres, la rumination ne tourne pas au radotage ou à l'ennui. Il suffit de les écouter, de les regarder s'avancer, quittant l'ombre – où la littérature les a longtemps relégués – pour la lumière : dans chacun de ces trois romans venus du nord (*La Lettre à Helga* et *La Femme à 1000°* arrivent d'Islande), ils sont des héros à plein-temps, occupant le devant de la scène. Ces vieux-là adorent la vie, le soleil, les plaisirs interdits. Ils ne craignent pas les longs monologues.



PATRICIA LECOMTE/PICTUREANK

Bjarni Gislason, le héros de Bergveinn Birgisson, bavard timide et magnifique, s'adresse, dans une lettre imaginaire, à la femme qu'il a tant aimée. Cette « chère Helga » et tous ses proches sont morts. Lui-même, âgé de 90 ans, n'en a plus pour longtemps. Le grand saut n'effraie pas l'éleveur de brebis, qui a vécu au rythme de la nature et des fêtes chrétiennes. « Quand ce jour viendra, qu'il soit le bienvenu, comme dit le psaume. C'est comme ça, ma belle ! Bien assez de vie a coulé dans ma poitrine », se résigne le fermier, atta-

ché plus que tout à ses bêtes et à sa terre de Kolkustadir, propriété de la famille « depuis neuf générations ». Qu'importe s'il parle à des morts, l'essentiel est qu'il ouvre son cœur : « Ma porte à moi est désormais tellement faussée, branlante et déclinée qu'elle ne sépare plus vraiment l'intérieur de l'extérieur », s'amuse-t-il.

Ainsi commence la tardive confession d'un homme qui n'a pas osé rompre. Bjarni et Helga étaient mariés, chacun de son côté, quand ils tombèrent amoureux. Durablement épris, mais amants éphé-

mères, ils ne vécurent jamais ensemble, ni ne quittèrent leurs conjoints respectifs. En refusant de suivre sa bien-aimée, comme elle l'en suppliait, Bjarni s'est condamné à devenir « un vieux tronç de bois flotté qui se dérobe au grand amour ». Ou, plus crûment, un dégonflé. « Le pire de tous ». Pourtant, cette passion qu'il avoue, qui le poursuit jusqu'à la fin, et le récit qu'il en fait, sans pruderie et sans fard, finissent par le sauver, aux yeux du lecteur du moins. En répondant trop tard à la « lettre sacrée » que lui avait adressée Helga, mais en y répondant quand même, Bjarni Gislason a honoré le contrat qui le liait à cette femme – et, au fond, à lui-même. Ce splendide et prosaïque chant d'amour à la vigueur d'une aquarelle.

Également venu d'Islande, mais d'une veine noire et grimaçante, *La Femme à 1000°*, d'Halgrímur Helgason, use des mêmes procédés que *La Lettre à Helga*, le flash-back et le monologue, pour mettre en scène une « vieille mégère sans gêne ». Herra, la narratrice, est une sorte d'Arletty tragique, gouailleuse et ambiguë, fille d'un supporter d'Hitler, engagé, dès 1940, dans l'armée allemande, et d'une séduisante et apolitique paysanne. « Jeune insulaire joviale » à la peau laiteuse : tous trois emportés, comme des fétus de paille, dans les tourbillons de la seconde guerre mondiale.

Herra est une femme violente, un peu fourbe, que la guerre et les hommes ont brutalisée à l'extrême. Son grand-père a été le premier président de l'Islande, la petite fille pas plus que sa mère n'ont été protégées des morsures de l'exil et des horreurs de l'abandon.

Passant du style punk à l'envoelée lyrique (contre le capitalisme, « né d'hommes

blanes sans enfants ») ; ou pour célébrer le retour en Islande, avec ses montagnes enneigées, « comme la crème, comme le lait », qu'on a envie de « dévorer », le roman-fléuve d'Halgrímur Helgason est composé de courts (voire très courts) chapitres, agencés comme dans un collage. Sur plus de 600 pages, le lecteur est entraîné de 1929 (naissance de la narratrice) à 2009 (sa mort). Traversée du XX^e siècle, *La Femme à 1000°* est aussi une invitation au voyage – avec escales multiples : des heureuses îles Svefneyjar, au large de l'Islande, jusqu'au cauchemar des plaines polonaises, des durs soleils d'Amérique latine (cet « anaconda à neud papillon ») aux blizzards de l'Europe.

Né en 1959, Halgrímur Helgason (dont Actes Sud a publié *101 Reykjavík* en 2002) aurait pu être l'un des trois fils de son héroïne. Ancêtres imaginés ou « ressuscités » (sur la base de souvenirs familiaux ou de documents historiques), les protagonis-

Ces vieux-là adorent la vie, le soleil, les plaisirs interdits. Ils ne craignent pas les longs monologues

nistes des trois romans ont en commun d'avoir été créés par des Occidentaux bien plus jeunes qu'eux. Bergveinn Birgisson, l'auteur de *La Lettre à Helga*, est un universitaire, poète et romancier d'à peine 42 ans. Jocelyne Saucier, elle, est née en 1948. Bien trop tard pour avoir vécu l'événement tragique qui inspire *Il pleuvait des oiseaux* : les « grands feux », ces incendies qui ont ravagé, à plusieurs reprises, au début du XX^e siècle, une partie des forêts du Québec.

Comme dans *La Femme à 1000°* ou *La Lettre à Helga*, les vieillards d'*Il pleuvait des oiseaux* servent de buttes témoins : à travers eux se révèle l'Histoire. Le grand âge donne au récit légitimité et crédibilité. Avec, ici, des nuances et pas mal de chausse-trappes. Théodore, dit Ted, ancien compagnon de Tom et Charlie, est un rescapé des « grands feux ». Les trois cent soixante-sept tableaux que le peintre amateur, disparu prématurément, a laissés derrière lui, en portent la mémoire. Mais le chemin est long avant que ceux qui restent, vieux ou jeunes, finissent par s'en apercevoir et décryptent le message légué par l'artiste-vagabond.

Thriller naturaliste, le lumineux roman de l'écrivaine québécoise a l'habileté de ne pas révéler, du moins pas en détail, le passé de ces héros aux cheveux plus sel que poivre, hippies avant la lettre qui ont fui la vie citadine – et ne sont pas pressés de mourir. Cette fable philosophique est une ode à la nature, à ses mystères. Savoureuse réussite.

L'espérance de vie étant, comme on sait, très inégalement répartie selon les endroits de la planète, il y a fort à parier que ces vieillards du XXI^e siècle, forts en gueule et forts en thèmes, tous décidés, quoi que l'existence leur ait réservé, à prendre leur destin en main, demeurent, pour un bout de temps encore, des héros littéraires plutôt européens. Bienvenue, en tout cas, à ces formidables cacochymes, qui nous donnent à la littérature un joli... coup de vieux ■

Extraits

« Un peu comme lorsque arrive un nouveau-né dans une famille, une sorte de grâce s'installe dans la communauté (...). Le changement le plus notable, bien que personne n'y prêtât attention, fut qu'on cessa de parler de la mort. Le sujet avait péri dans le tumulte de l'installation de Marie-Desneige, puis dans l'amusement des découvertes. Elle avait vu son premier voilier d'outarde, ses premières pistes de lièvre dans la neige, (...) un hibou dans les bras décharnés d'un bouleau, tout était neuf et frais sous le regard de Marie-Desneige.

La mort n'offrait aucun intérêt, ils n'en parlaient plus, n'y pensaient même pas, il y avait avec eux une vie nouvelle qui déployait ses ailes. »

« Je n'ai pas dormi les nuits suivantes. (...) Je me levais et sortais pour aller à la bergerie demander aux moutons s'ils pouvaient imaginer avoir un nouveau maître. Je comptais même aller travailler pour les Américains à Reykjavik. Je leur dis enfin que j'aimais une femme. Ils me regardèrent avec étonnement. Je sellai mon brave Skojni et m'enfonçai à cheval dans la vallée. Les tiges d'élyme des sables s'inclinaient sous la brise et une échappée de nuages dévalait des cimes le long des éboulis. (...) Quoi qu'il advint, je savais que mon âme était ici et que je ne l'emporterais pas à Reykjavik.

« Comme tu voudras, as-tu dit. Si mon choix était de rester, il faudrait que j'assume ! Tu blêmis et serras les lèvres. »

« J'ai craché du sang ce matin, et ne suis pas parvenue à cacher mon rôle à Loa lorsqu'elle est arrivée à 9 h 40 précises, munie de ses fossettes si fermement pleines de vie. J'ai rendez-vous pour une crémation le 14 décembre et ne veux surtout pas changer la date. Je compte bien lui demander, à la gamine, de me mettre une jolie robe. le 13 (...).

Le reste du temps, lorsque le corps rappelle son existence par des tortures et des humiliations, je songe à mon père que l'on fit à plusieurs reprises traverser l'Europe lors des périples guerriers (...).

Où était-il en juin 1947 ? Lorsque sa fille luttait contre une triple affliction dans les vertes plaines de Pologne : le premier saignement, le premier viol et le premier amour (...).